

# La Fête de Noël

Autor(en): **Farre, L.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **24 (1956)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570918>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## La Fête de Noël

La Fête de Noël est une double fête. C'est d'abord et avant tout — en dehors de toute question de dogmatisme religieux — la fête de la maternité, la fête de la femme dans l'accomplissement de sa fonction physiologique et spécifique.

En ce sens, je crois, c'est toujours avec une certaine nostalgie et peut-être un peu d'amertume que nous fêtons Noël. Je parle ici des homosexuels stricts, c'est à dire de ceux qui sont à jamais privés des joies de la paternité et du bonheur de voir des têtes blondes ou brunes, tourner, émerveillées autour du sapin traditionnel.

Amertume aussi, parce que rares sont ceux qui peuvent passer cette fête en compagnie d'un ami véritable et que si joyeuses que soient les fêtes en compagnie, Noël est plutôt une fête à deux, une fête pour « nous seuls », une fête de tendresse et d'intimité, que bien peu d'entre nous connaissent.

On a beau être homosexuel, on garde une tendresse véritable pour l'enfant. Que cette tendresse ne soit pas toujours pure (j'entends dans le sens sexuel du terme) ne fait rien à l'affaire. J'ai toujours pensé qu'il valait mieux avoir de la tendresse, si impure fut-elle, que pas de tendresse du tout — et qu'il valait mieux, mille fois mieux, pour une gouape, un orphelin, un enfant abandonné, crevant de faim et de soif, de froid et de solitude, de devenir l'ami d'un homme convenable plutôt que de pourrir dans une maison de redressement, dans les murs de l'assistance publique ou sur un lit d'hôpital.

Mais, heureusement, Noël n'est pas seulement la fête de la Maternité.

C'est aussi la fête de la naissance de l'amour. Je ne veux pas parler ici du christianisme dans le sens sectaire du terme, mais simplement de l'évènement historique que sont les Quatre Evangiles et de la Figure Lumineuse d'Amour, de Charité, de Compréhension Humaine et de Pardon infini qu'ils composent.

Peu m'importe de savoir si le Christ a été ou non le Fils de Dieu, le deuxième membre de la Sainte Trinité, s'il est né d'une vierge, s'il a fait des miracles, s'il est ressuscité le troisième jour.

Eut-il été le fils d'une prostituée, l'amant de Marie-Madeleine, l'ami charnel de l'apôtre Jean, et les quatre évangiles seraient-ils quand même parvenus jusqu'à nous, l'image qu'ils auraient dessinée de cet homme qui naquit en la nuit de Noël n'aurait pas été moins pure, moins réconfortante, moins efficace.

A l'Eros antique, le Christ vient substituer la Cène, le Banquet: l'Agapé, qui est l'amour sans cause, l'amour immotivé, l'amour sans désir d'appropriation de l'objet aimé, l'amour non pas parce que l'objet de cet amour est beau, ou brave, ou riche, ou intelligent, ou jeune — mais l'amour malgré que l'on soit laid et lâche et pauvre et bête et vieux.

Cet amour n'est plus conditionné par les qualités de l'être que l'on aime, mais par la soif d'aimer, le besoin de se donner à un autre être humain, quelqu'il soit (les qualités viendront après et seront données par surcroît. Mais serait-on sans qualité aucune, que cet amour serait encore possible, parce qu'il tire son essence de lui-même).

C'est là je crois le sens véritable de l'amour chrétien, la véritable révélation du Christ, successeur de l'Eros antique, qui doit nous être particulièrement cher, à nous, homosexuels, que tant de gens ont tendance à considérer et à condamner sinon tout à fait comme des lépreux, du moins comme des êtres malsains, viciés dans leurs âmes et dans leurs corps . . .

Je m'en voudrais de finir sans citer Rilke, le grand Rilke, dans les Cahiers de Malte Laurids Brigge. Voilà ce qu'il écrit, dans ce paragraphe qui s'appelle un projet de lettre :

«Crois-tu que ce soit par hasard que Flaubert ait écrit son Saint Julien l'Hospitalier? Il me semble que là est le point décisif: se surmonter jusqu'à se coucher à côté du lépreux, jusqu'à le réchauffer à la chaleur intime des nuits d'amour, — et cela ne peut que bien finir.»

La chair n'a pas été donnée à l'homme par Dieu pour être sacrifiée, méprisée, ou sublimée, honnie et condamnée, mais bien pour être assumée entièrement en tant que chair, vie et amour.

Et je crois que c'est cette révélation que nous apporte la nuit de Noël. —  
L. Farre.

## Le pèlerinage interdit

(1ère partie)

*Pour mon cher Willie en qui ma jeunesse  
revit dans le meilleur d'elle-même.*

Un jour de septembre 1955, la pluie battait contre mes vitres, le long desquelles elle dégoulinait en petits ruisseaux de cristal; une de ces pluies torrentielles de Provence, qui noient en un instant les rues et les jardins.

Sous la bourrasque, mes grands fauteuils transatlantiques rapportés de Singapour agitaient sur la terrasse leurs toiles multicolores détrem-pées. —

C'est à peine si je pouvais entrevoir de ma fenêtre, à travers le dense réseau de l'averse, les pins, pourtant tout proches, qui prenaient des allures de fantômes agitant de grands bras.

Désœuvré, pour tromper mon ennui de me sentir prisonnier, je m'assis devant mon vieux secrétaire empire aux cariatides de bois doré. J'ouvris machinalement un des tiroirs de ce meuble bourré de documents anciens et de souvenirs de famille. Des petits paquets soigneusement ficelés et étiquetés s'offrirent à ma vue . . . Que de chères écritures dormaient là, côte à côte . . . Celle de maman, fine et aristocratique, celle de mon père, élégante aussi mais d'un caractère nettement commercial . . . celle de mon frère désordonnée, inquiète, semblable à la miennne par l'épaisseur de ses traits et son irrégularité . . . Tant d'autres écritures encore, jadis familières, de parents ou d'amis disparus . . .

Je pris quelques liasses, sans savoir laquelle j'ouvrirais . . . L'odeur de ces vieux papiers s'exhalait du tiroir, une odeur de sépulcre, une odeur de mort, contre laquelle ma sensibilité a toujours été sans défense. Je n'ai jamais pu détruire ces souvenirs de ma jeunesse, ces lettres où je retrouve encore les âmes de ceux que j'ai tant aimés.